

La Mémoire Complice, Doublement

LOUISE DUPRÉ

COMMENT ABORDER LE LANGAGE dans sa duplicité, sans rappeler les deux acceptions, justement, du mot “duplicité”? D’abord, comme “caractère de ce qui est double”¹, puis comme fausseté, hypocrisie. Car c’est bien de cela qu’il sera question ici: la double face du langage, comme dans l’expression “un visage à deux faces”, se servant d’un masque pour cacher son autre, sa faille, jouant du signifiant et du signifié, arbitrairement, dit Saussure², pour s’intégrer dans un processus de communication sans déchets.

Qu’en est-il du sujet parlant—le sujet unaire, pensant, transcendantal—qui accomplit, dans la lignée de Descartes, un acte transparent rejetant son énoncé en dehors de lui, qui se place à l’extérieur d’un prédicat à jamais séparé de lui, par rapport auquel il se pose en Maître? On est bien, ici, au cœur du symbolique et le sujet, loin de s’y perdre, se constitue en tant que fils imitant la parole du père. Délaissant la mère, il passe désormais du côté de l’ordre et de la loi, du Phallus. Le langage assure l’insertion sociale du sujet dans le patriarcat. Il parle, ce sujet, mais on parle aussi à travers lui. Et l’histoire parle ou plutôt évite de parler du meurtre de la mère, laissant à cet Oedipe dupé l’image d’une configuration triangulaire se résolvant dans l’identification au Père, au Même.

Et que dire d’elle, la fille, aliénée dans ce langage où elle ne pourra jamais se reconnaître comme sujet, elle qui se voit coupée de la mère,

elle qui se retrouve sans pénis pour s'identifier au Père? Dans le langage, toujours on parlera d'elle, étrangère à l'énonciation. Elle pourra tenter, en désespoir de cause, de mimer elle aussi la parole masculine. Mais avec combien de risques entreprend-elle ce périple, ce faire-semblant qui l'éloigne de son corps: jamais elle ne deviendra père à son tour, jamais, et sa parole restera toujours un acte d'emprunt. Où est-elle dans cette imitation et que rencontre-t-elle sinon l'hystérie, langage-femme où s'articule un langage du corps en deçà du symbolique: ça parle à côté, douloureusement, de travers.



Et moi, moi, Québécoise, doublement aliénée, deux fois tenue à distance de ma mère, par une mise en abîme du Père, celui-là, l'anglophone qui a vaincu mon père et lui a imposé sa langue, je tente désespérément un trajet à rebours, vers l'origine, je m'y engage toute, dans une remise en question des CODES et des NOMS: par delà les langues nationales, je veux retrouver le langage-femme, qui ose poser autrement que dans la castration, mon rapport au monde, à la réalité, à l'amour.

M'y engager toute: accomplir, comme femme francophone, avec mes soeurs anglophones, un voyage au coeur de l'ombre, recouvrer la mémoire de nos langues maternelles, hors des luttes de pouvoir, dans une complicité subversive qui nous permette de découvrir la richesse de nos différences dans un seul et même lien à la mère.



Affirmer donc notre langage-femme, excentré-excentrique par rapport au symbolique, mobile, ardent, attaché à la *chora sémiotique*³. Comme subversion de la norme, logique et grammaticale, comme travail prosodique, comme langage de folie douce, comme rire. Là où les femmes se parlent entre elles, dans une communication ouverte,

in-finie, là où elles écrivent au féminin, dans leurs fictions. Là où elles déraillent par rapport à la loi, au pouvoir, pour les miner.

Car il est là, il est bien là, le langage-femme, dans la conscience populaire, ressenti comme à côté du symbolique et, par conséquent, dévalorisé. Ainsi, ce proverbe tunisien: “L’homme qui se tait refuse, la femme qui se tait consent”⁴. Et ce qu’on a nommé papotage, bavardage, ce que les femmes ont conservé, dans leur conversations, de la mélopée, n’est-ce pas précisément l’inclusion dans le langage de rythmes présymboliques que, chez les hommes, seuls les poètes, ces fils de la mère, ont su conserver?

Il ne s’agit pas ici, pourtant, de renvoyer la femme à sa “nature féminine”, effet de “l’éternel féminin”. Dire plutôt que la femme, perçue comme autre, a été exclue du langage. L’usage de toute langue par l’homme—dominant— a entraîné la sexualisation du langage et la femme se retrouve face à ce découpage du réel. Elle doit le traverser, le faire dévier pour arriver à se dire. Elle se voit refuser l’accès à certains mots (mots vulgaires, par exemple, réservés aux hommes); elle manque de vocabulaire, dans bien des cas, ne réussissant pas à donner sa version des choses.

Tous les principes et tous le préjugés qui pèsent sur nous se retrouvent dans les mots que nous employons, sans compter que les mêmes principes et les mêmes préjugés nous en interdisent certains. Marie Cardinal, *Autrement dit*⁵

Terrain piégé dès le départ, le langage se construit contre la femme, qui doit sans cesse le questionner, le contourner; il s’agit, pour elle, d’arriver à DETOURNER le langage masculin, afin de donner une forme linguistique à sa réalité, à son imaginaire.

Il nous faut à tout prix en trouver la façon. Ne plus séparer l’énonciation de l’énoncé, faire émerger le sujet-femme dans un langage où nous puissions coïncider avec nous-mêmes. Figurer un inconscient féminin. Prendre le langage à bras-le-corps, percer ce qu’il dérober: la jouissance. Donner place à la contradiction, ne plus chercher à la nier dans l’unité, la cohérence: ouvrir les mots, les répandre sur la page, donner lieu à l’ombre, en apporter les mouvements et les couleurs. Entrer dans le symboliques, pour en ressortir, toujours mobiles.

Si nous n'inventons pas un langage, si nous ne trouvons pas son langage, notre corps aura trop peu de gestes pour accompagner notre histoire. Nous nous fatiguerons des mêmes, laissant notre désir en latence, en souffrance. Rendormies, insatisfaites. Et rendues aux mots des hommes.

Luce Irigaray, *Ce sexe qui n'en est pas un*⁶

De toute urgence. Refuser le masque, refuser le double-jeu du langage: la dichotomie signifiant/signifié séparés par la barre (Saussure), la dichotomie langue/parole (Saussure) et compétence/performance (Chomsky), la binarité des contraires. Faire éclater une langue plurielle qui saisisse toutes les nuances des mots en dehors des définitions fixes, qui délaisse l'ordre du substantif théologique, de la propriété. Une langue de rapport, à la dérive, vivante de toutes nos semences.



L'homme s'est donné LE langage; d'où le clivage de la femme mise en relation avec l'univers masculin. Quand elle s'adresse à un interlocuteur, les règles sociales l'obligent à s'exprimer dans son langage à lui: discours dominant, discours de communication posant son "libre arbitre", discours universitaire, discours de l'offre et la demande, discours de castration. Ce n'est que travestie, ce n'est qu'en mimant l'homme que la femme peut se faire une place au sein de la phratrie. Et c'est par rapport au langage masculin, par rapport aux valeurs qui s'y rattachent, qu'elle se verra évaluée, verra évaluer sa compétence.

Double enjeu auquel doit faire face la femme contemporaine. Ou bien rester entre femmes, ne rien tenter du côté des hommes, travailler à faire émerger une culture nouvelle dans laquelle les valeurs de compétition, de propriété n'auraient plus de place, une culture au féminin qui redonnerait leur corps aux femmes, un langage-femme qui pourrait se développer hors des cadres établis. Le risque d'une telle entreprise: le ghetto. Ou bien chercher à entrer dans le monde masculin, jouer dans ses plates-bandes pour essayer de la transformer de l'intérieur et risquer l'aliénation, la perte de soi. Deux prises de position qui partagent les femmes aujourd'hui et déterminent leurs choix politiques, sociaux, sexuels: Faut-il entrer ou non dans des

partis politiques où se joue le pouvoir? Faut-il oeuvrer dans des structures sociales préétablies? Faut-il vivre des relations privilégiées avec les hommes?

Les femmes cherchent des solutions qui leur soient appropriées. Et cette alternative permet de ne pas restreindre le féminisme à une vérité étroite se cantonnant dans *la ligne juste*, mais de faire naître plutôt des tendances féministes diverses, au sein desquelles l'individualité des femmes, leurs besoins et leurs désirs, ne sont pas évacués au profit d'une théorie sclérosante. En cela, le féminisme se propose comme pratique au féminin.

Je veux aimer dans ma langue de femme. Expliquer à ma guise dans ma langue de mâle puisque j'en possède deux et la première reste à affirmer.

Madeleine Gagnon, *La venue à l'écriture*⁷

Les femmes agissent, malgré les risques, confiantes. Ainsi, Madeleine Gagnon, qui divise les fonctions de sa double langue: l'amour pour la langue-femme, le rationnel pour la langue-homme. Là, une fissure créatrice opérant de travers: non pas la fissure d'un sujet clivé, mais la rencontre de deux principes.

Et Luce Irigaray transporte le féminin dans le corps de la théorie, depuis ses derniers écrits: *Et l'une ne bouge pas sans l'autre* (1979), *Amante marine* (1980) et *Passions élémentaires* (1982). Ici, la rigidité du langage universitaire se voit délaissée, la question du féminin est explorée dans une langue mouvante, une langue tendant vers la métaphore et la métonymie, où s'investit un "je"-femme; et ce "je" sujet ne se détache pas de son prédicat, mais s'y enroule sans jamais l'immobiliser, le mettre à mort. Voilà une des voies possibles pour une théorisation au féminin.



Recherche du féminin qui se fait également sentir dans la fiction. Les femmes qui écrivent sont nécessairement préoccupées par la *langue*, par la *forme*, puisqu'il s'agit pour elles de mener le langage masculin à la déviance. Désir donc de désarticuler le discours dominant, de fissurer la syntaxe, de laisser passer dans le signifiant le

débordement féminin, de réinventer le vocabulaire, de le réinvestir de nouveaux signifiés. D'où la coïncidence, au Québec, entre l'avant-garde littéraire⁸ et les oeuvres de femmes: rapport dialectique qui a permis et à la nouvelle écriture et aux textes de femmes, de déborder, d'entretenir entre eux un dynamisme novateur.

Souligner cependant que les écritures d'hommes et de femmes ne se confondent pas; elles se rencontrent plutôt dans leurs différences. L'écriture reste ce "retour à un paradis matriciel / . . . / . Le retour de l'homme est un retour à l'Autre. Le retour de la femme est un retour au Même. C'est peut-être pourquoi l'acte d'écrire est plus totalement un retour pour la femme que pour l'homme"⁹.

Sexualité d'une production dans son rapport avec l'avant-garde: je pense ici à Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, France Théoret, Yolande Villemaire; Gail Scott, pour le Canada anglais. Sexualité autrement pensée chez Hélène Cixous, Chantal Chawaf, en France; chez Mary Daly, aux Etats-Unis, qui tente un retour à la racine des mots pour les dépouiller de leurs connotations patriarcales.

S'agit-il d'une mort du langage qui hante le texte au féminin? Ou plutôt le langage masculin n'est-il pas déjà mort, puisqu'il repose sur l'éviction de la mère, sur l'absence des rythmes et glossolalies présymboliques? Ne s'agit-il pas de trouer le langage? De donner à entendre le tempo que les femmes adoptent quand elles parlent entre elles, "la forme litanique"¹⁰ de leurs échanges oraux, qui ne respecte pas la coupure signifiant/signifié, mais ne se lasse pas d'engendrer du sens à même le significant?

Affirmer que le langage-femme trouve des correspondances avec le langage poétique. Affirmer la poéticité d'une écriture au féminin consciente de son oralité, qui s'engage dans une recherche de la mère. Souligner la respiration particulière de paroles qui collent à la peau, se dispersent en des sens multiples, s'acharnent à perdre le bon sens, LE SENS, l'unité, le propre, qui s'abandonnent à la figure, délaissant à jamais l'arbitraire du signe. Des paroles qui sentent, loin de masquer leurs odeurs: qui disent et donnent à voir le sang, le lait, la merde, les donnent à toucher, se donnent à toucher, qui se désintéressent des géométries fixistes, des dichotomies rassurantes/restreignantes pour s'engager dans les méandres d'une mémoire parlant son inconscient, son histoire et ses utopies.

Duplicité du langage? Complicité, plutôt, puisque nous ne sommes plus dupes. Nous ne pouvons plus nous satisfaire du mime et de la loi. Nous voulons fabriquer/retrouver une langue venue du corps, juste là où la mère, avant le père, travaille.

Notes

¹*Le petit Robert* (Paris, 1969), p. 521.

²Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale* (Paris 1969), pp. 100–101.

³Cette notion est employée par Julia Kristeva. Celle-ci emprunte le terme *chora* à Platon, qui désigne, chez le philosophe grec, “un réceptacle mobile de mélange, de contradiction et de mouvement, nécessaire au fonctionnement de la nature avant l’intervention téléologique de Dieu, et correspondant à la mère”. Chez J. Kristeva, la *chora* sémiotique “concerne la disposition d’un procès qui, pour être celui du sujet, traverse la coupure unaire qui l’installe et fait intervenir dans son topos la lutte des pulsions qui le met en mouvement et en danger”. La *chora* se joue “avec et à travers le corps de la mère— de la femme—, mais dans le procès de la signifiante”. Julia Kristeva, *Polylogue* (Paris, 1977), p. 57.

⁴Henri Meschonnic, *Pour la poétique V. Poésie sans réponse* (Paris, 1978), p. 206.

⁵Marie Cardinal, *Autrement dit* (Paris, 1978), p. 89.

⁶Luce Irigaray, *Ce sexe qui n’en est pas un* (Paris, 1977), p. 213.

⁷Madeleine Gagnon, “Mon corps dans l’écriture”, dans *La venue à l’écriture*, ed. Hélène Cixous, Madeleine Gagnon, Annie Leclerc (Paris, 1977), p. 66.

⁸Par *avant-garde littéraire*, nous entendons le mouvement qui s’est développé au Québec à partir de 1965, autour des revues *La nouvelle barre du jour* et *Les herbes rouges*. Cette remise en question de la poésie nationaliste s’est effectuée à travers une poésie de rupture: rupture avec le code poétique précédent, travail formaliste, nouvelles théma-

tiques et nouvelles idéologies: le marxisme, le féminisme, la contre-culture, le thème de la ville, celui du corps, de l'écriture.

⁹Béatrice Didier, *L'écriture-femme* (Paris, 1981), p. 274.

¹⁰Suzanne Lamy, *d'elles* (Montréal, 1979), p. 63.

